VELPEAU

DISCOURS

PRONONCÉ A BRÈCHES

Au nom de l'École de Médecine de Tours

Le 11 Juillet 1897

A L'INAUGURATION DU MONUMENT VELPEAU

PAR

M. le Dr A.-F. LE DOUBLE

Professeur à l'École de Médecine de Tours
Lauréat de l'Institut
Ancien Président de la Société médicale d'Indre-et-Loire

TOURS
IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie
6, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6

1897

A M. Georges Hervé
Hommage
Confraternel
[illegible]
9 novembre 1897

VELPEAU

DISCOURS

PRONONCÉ A BRÈCHES

Au nom de l'École de Médecine de Tours

Le 11 Juillet 1897

A L'INAUGURATION DU MONUMENT VELPEAU

PAR

M. le Dr A.-F. LE DOUBLE

Professeur à l'École de Médecine de Tours
Lauréat de l'Institut
Ancien Président de la Société médicale d'Indre-et-Loire

TOURS
IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie
6, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6

1897

INAUGURATION

DU

MONUMENT VELPEAU

A BRÈCHES

Le 11 Juillet 1897

Messieurs,

La ville de Paris a donné à une de ses principales voies de communication le nom de Velpeau et inscrit en lettres d'or au fronton d'un de ses hôpitaux le nom de Trousseau.

La ville de Tours possède une place Velpeau, un groupe scolaire Velpeau, une rue Bretonneau, une rue Trousseau et dans un de ses squares un monument Bretonneau-Trousseau-Velpeau, inauguré le 30 octobre 1887, en présence d'une affluence considérable de notabilités politiques, de savants, de professeurs et de médecins auxquels s'étaient jointes la municipalité et la population tourangelle tout entières.

Aujourd'hui c'est Brèches qui rend hommage à Velpeau. C'est justice. On ne saurait jamais trop honorer ceux qui se sont dévoués sans réserve au culte sacré de la science pour le plus grand bien de la Patrie et de l'humanité. Brèches a d'ailleurs, Messieurs, plus que Paris et Tours, le

droit d'être fier de l'humble apprenti maréchal ferrant qui, par la seule force de sa volonté et de son génie, est devenu *le maître sur maîtres et le maître sur tous* de la légende. N'est-ce pas ici qu'il est né ? N'est-ce pas ici qu'il a grandi et qu'il a été marqué du sceau des élus ?

Cet hommage est tardif, remarqueront quelques esprits moroses. Il n'en est que plus sérieux et plus touchant. Il témoigne, Messieurs, qu'après de longues années, l'œuvre et la mémoire de Velpeau demeurent entières, intactes, debout, qu'après de longues années, Velpeau

. . . . respecté,
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

« Les paresseux seuls ne font jamais que des gens médiocres en quelque genre que ce puisse être », a dit Voltaire. En France, où nous avons l'égalité et la fusion des classes sociales, où les lettres, les sciences et les arts donnent leurs couronnes à ceux qui savent les conquérir, l'ouvrier qui sait lire peut avec de l'ordre, du travail et de l'intelligence s'élever au niveau des plus grands citoyens. La vie de Velpeau en est une preuve des plus convaincantes.

Cette vie si belle par son activité ininterrompue, si utile par l'impulsion qu'elle a communiquée au mouvement scientifique et chirurgical dans notre pays, l'Ecole de médecine de Tours qui a bercé Velpeau dans son sein et qu'il a aimé en retour d'une tendresse toute filiale, l'École de médecine de Tours m'a chargé de vous en retracer les différentes phases. J'ai d'abord décliné cette mission aussi flatteuse que périlleuse. Puis j'ai songé qu'il était facile jadis de plaire aux Athéniens en leur faisant l'éloge d'Athènes, que mon auditoire, composé en majeure partie d'habitants de Brèches et des localités voisines et de membres du corps médical, serait forcément indulgent, et j'ai cédé aux instances de mes collègues. Puissé-je ne pas avoir lieu de m'en

repentir ; mes paroles, dignes de l'homme de génie que je dois faire revivre devant vous, trouver dans vos cœurs un fidèle écho.

Alfred-Armand-Louis-Marie Velpeau est né dans cette commune le 18 mai 1795, à l'heure, par conséquent, où la France faisant table rase de ses institutions passées : le tiers état, la roture, le peuple, qui jusqu'alors n'avaient été rien, entendaient être et demeurer tout. Son père était un pauvre ouvrier maréchal ferrant sans instruction et chargé d'enfants. On a toujours assez quand on sait se contenter de peu. La famille Velpeau vivait de peu et s'estimait heureuse. On buvait le clairet de la vigne qu'on avait plantée, on mangeait les légumes du potager, un bout de salé et le pain fait avec la farine du blé qu'on avait semé à pleines mains dans les silos en y laissant tomber ces lourdes perles de sueur qui sont l'auréole des laboureurs. Le pain n'était pas blanc, la chère délicate. A quoi bon ? L'absence d'ambition, la confiance partagée, les rudes labeurs des champs et de l'atelier, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil.

A la campagne et principalement dans les hameaux écartés, on associait autrefois de bonne heure les enfants aux travaux de la famille. Velpeau n'avait pas dépassé de beaucoup l'âge de raison qu'on se préoccupait déjà de savoir comment on utiliserait ses forces naissantes.

— Que ferons-nous de notre dernier-né ? demanda un soir, à la veillée, Mme Velpeau à son mari.

— La belle question ! répondit l'interpellé, un maréchal ferrant comme moi.

— Oui, mais il ira à l'école ?

— A l'école ? Est-ce que j'y suis allé ? Est-ce que nos

autres enfants y sont allés ? La Vallière est trop loin, tu le sais bien.

Tout présageait donc, Messieurs, qu'Alfred Velpeau partagerait jusqu'à son dernier jour la vie laborieuse, honnête, utile, mais sans éclat des siens.

Il n'en devait être rien. Au sein de cette riante nature dont les sublimes harmonies et l'inépuisable fécondité éveillent, en l'enchantant, la curiosité de l'esprit, un besoin involontaire et impérieux de s'instruire s'empara du jeune apprenti maréchal ferrant. Tout en tirant le soufflet de la forge, il apprit seul à lire dans le Rituel du curé du village, dont il allait, le matin, servir la messe. Un vieux magister nécessiteux, de passage à Brèches, lui enseigna, après souper, à la lumière douteuse d'une chandelle de résine et en échange de quelques verres de vin, les éléments de l'écriture et du calcul. Au total, Messieurs, son éducation première a donc été ce que Mme de Sévigné a appelé « une éducation rustaude ». N'en déplaise à la dédaigneuse marquise, cette éducation en vaut bien une autre. Si elle abandonne l'homme à ses forces individuelles, elle les lui laisse au moins tout entières.

Les seuls livres que possédât le père d'Alfred étaient le *Traité des maladies des artisans*, le *Médecin des pauvres*, le *Parfait Maréchal*, de Soleysel, et le *Parfait Bouvier*, de Robinet, manuels de médecine humaine et de médecine vétérinaire autrefois fort en vogue. Ils furent pour l'enfant génial ce qu'avaient été les *Éléments d'Euclide* pour Pascal : ils lui révélèrent ce qu'il était ou plutôt ce qu'il devait être un jour. Il les lut, les relut, les relut encore et contracta un goût très vif pour l'art de guérir.

Après s'être traité d'une plaie du pied droit que lui avaient faite des sangsues pendant qu'il conduisait des chevaux à

l'abreuvoir, le jeune apprenti maréchal ferrant soigna ses amis, puis ses voisins, et il ne fut bientôt plus bruit que de son adresse et de son savoir dans toutes les métairies des bourgs d'alentour. « Il était pris au sérieux, s'y prenant lui-même, on le voulait malgré lui, a écrit le professeur Duclos, dont je ne saurais jamais trop m'honorer d'avoir été l'élève avant de devenir l'ami. Dans plus d'une circonstance, ce petit médecin d'occasion et de fantaisie semblait avoir réussi, — la nature est bienveillante et la foi sauve, — et il avait été aussi fier de ses succès qu'oublieux de ses échecs. »

Ses remèdes étaient, au surplus, très simples et empruntés tous au règne végétal, comme faisaient alors et font encore les empiriques. Ils consistaient dans des poudres, des tisanes ou des infusions faites avec des plantes qu'il avait recueillies pendant la belle saison, le dimanche, après vêpres, en errant à l'aventure, de-ci de-là, à l'ombre d'un massif de chênes aux troncs noueux et aux rameaux bizarrement contournés, à travers une prairie fleurant le foin nouvellement fauché, sur les bords d'un ruisselet qui roulait, avec des remous sans fin, sur un lit de gravois son onde et sa chanson.

Arrivé au faîte des honneurs, jouissant d'une réputation européenne, que de fois, Messieurs, n'est-il pas arrivé au grand chirurgien que Brèches a vu naître de s'écrier malicieusement :

« Et dire que j'ai commencé par l'exercice illégal de la médecine ! »

On n'échappe pas à sa destinée. Elle se joue de tous les obstacles et atteint définitivement son but, même quand elle semble s'en écarter. C'est ainsi qu'un essai thérapeutique qui eût dû fermer à jamais la carrière médicale au fils puîné du maréchal de Brèches, lui en a facilité, au contraire, l'accès. La Fontaine, transportant dans le domaine de la fable les mœurs de son temps, fait dire par le Lièvre à la Tortue

dont l'état mental paraît, pendant un instant, laisser à désirer :

> Ma commère, il faut vous purger
> Avec quatre grains d'ellébore...

Alfred Velpeau n'avait pas lu La Fontaine, mais avait lu des livres encore imprégnés des idées médicales du grand siècle et conseillé le même traitement pour une pauvre femme atteinte de manie puerpérale. Moins avisé toutefois que le bon fabuliste, la dose d'ellébore qu'il avait prescrite était supérieure à « quatre grains ». Des symptômes graves d'empoisonnement n'avaient pas tardé à se manifester, et, sans le docteur Bodin, de Saint-Paterne, dont le nom dignement porté continue à inspirer une juste confiance, la malade fût morte non de la maladie, mais du remède. Le docteur Bodin manda l'imprudent, le reprit avec douceur, l'engagea à renoncer à la pratique d'un art qui n'était pas le sien, mais fut si frappé, en même temps, de sa physionomie fine et ouverte, de l'intelligence de ses réponses, qu'il le recommanda, quand l'occasion se présenta, au châtelain du pays, au baron du Can.

Sans l'hospitalité de Mme de la Sablière, La Fontaine, dont je viens de citer le nom, n'eût jamais pu écrire ses fables. Si le chef de la famille du Can eût mal accueilli celui qui lui était recommandé, la France eût compté, sans doute, une illustration chirurgicale de moins. Mais M. du Can était très perspicace et avait l'âme haute et généreuse : il reconnut dans le protégé du docteur Bodin un sujet plein d'intelligence et d'avenir, s'intéressa à lui, lui prêta quelques livres et l'autorisa, en fin de compte, à assister aux leçons du précepteur du château.

L'instruction fait pour l'intelligence ce que fait pour la terre la culture qui la couvre de moissons. Quelques mois plus tard, la manière de sentir, de comprendre et de juger,

le langage même du petit ouvrier rural étaient modifiés. Il allait avoir vingt ans : l'âge des longs espoirs et des vastes pensées et aussi des résolutions viriles. Quoi qu'on lui eût dit, il n'avait pu cependant briser son sentiment contre sa raison en faisant appel à son intelligence. Sa passion pour l'art de guérir qui a dominé toute sa vie n'avait pas diminué. Plus que jamais il voulait être médecin.

Un philosophe s'est rencontré qui a dit qu'on s'attache par ses bienfaits. M. du Can, qui s'était pris d'une affection sincère, basée sur une profonde estime, pour le studieux artisan qu'il avait donné comme compagnon d'études à ses enfants, ne voulut pas laisser son œuvre incomplète. Il écrivit au docteur Gouraud, avec lequel il était très lié, pour lui demander s'il ne voudrait pas garder sous sa tutelle et admettre dans son service, à l'hôpital de Tours, un jeune homme auquel il portait un vif intérêt et qui était doué d'une ténacité rare et d'aptitudes toutes spéciales pour la médecine. La réponse fut favorable.

Nanti d'une petite somme d'argent que lui avait remise son protecteur, Velpeau arriva, le 28 avril 1816, à Tours, où il sous-loua, rue des Trois-Écritoires, à une indigente, une sombre et étroite mansarde sous les toits. Dès le lendemain, il était inscrit sur les registres de l'École de médecine et admis en qualité d'élève-stagiaire à l'hôpital général. Ses allures, sa mise plus que modeste, lui attirèrent d'abord quelques plaisanteries de la part de ses camarades; mais, si les étudiants de notre École sont parfois moqueurs — c'est de leur âge, et ils sont du pays de Rabelais — il faut le dire aussi à leur honneur, Messieurs, ils possèdent un fonds de grave justice et d'inépuisable générosité. A la raillerie ne tarda pas de succéder ce sentiment de considération qu'inspire toujours le spectacle d'une volonté ferme aux prises avec les difficultés de la vie.

*

Un vaste champ d'études était ouvert au nouveau venu. Il en usa largement et de suite. D'une activité dévorante, il se chargea de tous les pansements qu'on voulut bien lui confier, fit acte de présence à tous les cours de l'École, même à ceux auxquels il n'était pas tenu d'assister, trouvant difficilement une heure pour remonter dans sa mansarde prendre ses repas, invariablement composés d'un morceau du pain bis et du fromage apportés à son intention chaque samedi, le jour du marché de Tours, par le messager de Brèches.

Le mérite s'impose tôt ou tard. Un an s'était à peine écoulé que Velpeau était nommé interne à l'hôpital général. C'était la vie assurée. Alors le titre d'officier de santé qu'il avait tant ambitionné ne lui suffit plus. Bretonneau l'avait distingué et, avec l'accroissement de ses connaissances, l'esprit de curiosité, inné en lui, s'était de plus en plus développé.

Bretonneau commençait ses admirables travaux sur la contagion et la spécificité dans les maladies qui, sous le nom de doctrines de l'École de Tours, ont porté si haut et si loin la réputation de notre École.

« Apprenez, apprenez encore, répétait le maître aux disciples qui se pressaient en foule autour de lui. Ce qu'on ignore fait tort à ce que l'on sait. Il faut savoir trop pour savoir assez. Savoir, c'est pouvoir. »

Velpeau, qui eût pris volontiers pour lui la boutade d'Alceste : « Je veux qu'on me distingue », n'était que trop disposé à écouter ces conseils. Sans en rien dire à personne, et tout en remplissant régulièrement ses fonctions d'interne, il se mit à étudier le grec, le latin, les sciences physiques, chimiques et naturelles et conquit en moins de deux ans les diplômes universitaires qui permettent l'accession au doctorat. Encore un pas, et il n'avait plus qu'à gravir les sommets d'où la pensée pouvait s'orienter et chercher sa voie.

Ce pas était, il est vrai, aussi difficile, plus difficile même

à faire que les autres. Pour coiffer le bonnet doctoral, il fallait quitter Tours, aller habiter Paris et y vivre pendant plusieurs mois sans gagner d'argent. L'avoir du futur docteur se réduisait aux maigres économies qu'il avait pu faire sur ses appointements depuis le jour où il avait été nommé interne. D'autres eussent hésité : le grand obstiné auquel vous avez érigé ce monument n'eut pas une seconde d'hésitation.

A Paris, Messieurs, une bourse bien garnie est nécessaire même à un étudiant ; celle de Velpeau fut bientôt à sec, bien que pour la ménager davantage il fût allé se loger, moyennant sept francs par mois, rue des Abbesses, dans un garni hanté par la misère, et qu'il se fût nourri presque exclusivement avec du pain de munition acheté à vil prix aux soldats d'une caserne voisine. Pour surcroît de malheur, sa santé, qui n'avait jamais été bien robuste, s'était altérée.

Un Tourangeau, qui a réuni au don de l'invention dans les sciences le mérite du penseur profond et de l'écrivain supérieur,

> Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
> Chez les Anciens, et qui tient le milieu
> Entre l'homme et l'esprit...

a observé avec une grande hauteur de vue « qu'il n'y a en nous qu'une seule chose qui puisse nous donner une juste raison de nous estimer, c'est l'empire que nous avons sur nos volontés ». Chez Velpeau, Messieurs, cet empire a toujours été absolu. Aucun obstacle, aucun événement fâcheux ne l'a surpris, découragé. Il était persuadé que, lorsque les âmes d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent.

Savez-vous, Messieurs, quelles furent ses pensées quand, épuisé par des privations sans nombre et un travail incessant, prodigieux, surhumain, il se trouva sans aide et sans ressource à Paris ? S'avouer vaincu, revenir à Brèches ? Non. Implorer l'assistance de ses protecteurs ? Pas davantage. Reprendre son métier de batteur de fer pour amasser un nouveau pécule qui lui permît de poursuivre plus tard ses études médicales.

Il n'y fut pas contraint. Bretonneau, qui l'avait suivi de loin, ému de cette détresse si noblement supportée, prévint discrètement J. Cloquet qui offrit au vaillant enfant de Brèches de donner quelques leçons rétribuées d'anatomie et de préparer le cours d'anatomie de la Faculté de médecine de Paris. « Ma fortune est faite ! » écrit-il peu après à sa mère. Désormais, en effet, elle va aller chaque jour en grandissant.

N'attendez pas de moi, Messieurs, un récit circonstancié de cette rapide et étonnante fortune. Pour le faire avec l'autorité et la sûreté voulues, il faudrait avoir été le contemporain de celui que vous proposez aujourd'hui à l'admiration respectueuse de ses concitoyens, l'avoir fréquenté, l'avoir connu dans la fièvre qui accompagne la lutte et dans l'apaisement qui suit le succès. Ce que j'ai le droit de vous dire, Messieurs, c'est qu'avec son jugement toujours prêt à guider son imagination, son esprit chercheur et ami du progrès, sa puissance de travail et d'assimilation, il devait s'élever et s'est élevé aux plus hauts degrés de la hiérarchie médicale sans qu'on ait jamais osé prétendre que ses succès aient été au-dessus de son mérite. Il a affronté tous les concours, et tous ses concours ont été des triomphes où il a ravi d'étonnement et d'admiration ses juges et ses compétiteurs eux-mêmes. C'est ainsi qu'il a victorieusement conquis, de 1821 à 1835, ses titres d'aide d'anatomie de la

Faculté, de docteur, de chirurgien des hôpitaux, *d'agrégé en médecine* et de professeur de clinique chirurgicale.

Être de l'Institut, diriger les débats de ce Sénat scientifique international est un honneur qu'il est donné à peu de savants, même parmi les plus éminents, d'obtenir. Pour les médecins et surtout pour les chirurgiens adonnés à l'exercice de leur profession, il est presque chimérique de l'ambitionner. Il semble vraiment, Messieurs, que les autorités de la science pure jugent indignes de siéger auprès d'eux les sommités de l'art qui a pour objet la conservation du plus précieux de nos biens, de la vie. Serait-ce que le contact journalier de l'humaine souffrance amoindrit les caractères, abaisse les sentiments et déprime les âmes ? Serait-ce que le fait de soigner, de soulager et parfois de guérir les infirmités corporelles est au-dessous des intelligences d'élite ? Mathématiciens, chimistes, physiciens, physiologistes, zoologistes, botanistes, entrent à l'Institut dans la force de l'âge et la maturité du talent, alors que les médecins et les chirurgiens pratiquants ne peuvent prétendre en franchir le seuil que le front sillonné de rides et couronné de cheveux blancs. Exceptionnel en tout, Velpeau est entré à 37 ans à l'Académie de médecine et à 48 à l'Académie des sciences, qu'il a présidées, la première en 1849, la seconde en 1863. Nicole, qui a beaucoup insisté dans un des chapitres de ses *Essais de morale* sur *la nécessité qu'il y a pour l'homme de faire de son temps un emploi utile et honnête*, n'a pas aussi bien usé du sien.

Mais c'est dans ses publications que se réflètent par-dessus tout les hautes facultés du travailleur solitaire et inassouvi, attentif à creuser le fond des choses, du bénédictin laïque qu'a été Velpeau. Quand on ouvre pour les analyser les œuvres d'un homme arrivé à la célébrité,

chargé de titres et d'honneur, deux impressions opposées se développent bientôt. Tantôt, Messieurs, on est surpris qu'il ait fait si mince besogne, tantôt, au contraire, qu'il ait autant produit, émis autant d'idées nouvelles, de conceptions hardies, d'aperçus ingénieux. C'est cette dernière impression qu'a éveillée en moi la lecture des œuvres de Velpeau, et aujourd'hui encore je me demande comment avec les concours, le professorat, l'hôpital, la clientèle, les obligations de la vie, il a trouvé, non des loisirs pour les penser, mais pour les écrire. Ce sont:

Le Traité d'anatomie chirurgicale, 1825; *l'Anatomie des régions*, 1826; *l'Anatomie chirurgicale et topographique*, 1828; *le Traité de l'art des accouchements*, 1829; *les Nouveaux Éléments de médecine opératoire*, 1830; *l'Ostéologie et l'Embryologie humaine*, 1833; *le Traité de l'opération du trépan*, 1834; *le Manuel pratique des maladies des yeux*, 1840; *le Traité des maladies du sein*, 1848.

En tout 26 volumes, sans compter 3 volumes de *Leçons cliniques*, recueillies, rédigées et publiées par les docteurs Janselme et Pavillon et une quantité considérable de rapports, de mémoires insérés dans divers recueils, notamment dans les comptes rendus de l'Académie des sciences et les bulletins de l'Académie de médecine.

Comme professeur, Velpeau a mis au service de connaissances aussi étendues que variées une parole claire, facile, souvent humoristique, aidée d'un geste sobre et d'un regard à la fois lumineux, profond et pénétrant.

Ayant débuté par l'École de Tours et l'agrégation en médecine, il a toujours fait planer au-dessus de l'humorisme et du solidisme les doctrines bretonniennes sur la *spécificité* dans les maladies, les *médicaments spécifiques* qui leur correspondent et la *substitution* qui les modifie, les enraye

et les annihile et retenu pour la chirurgie la nécessité d'être médicale dans son essence et dans son principe.

« C'est de l'École de Bretonneau, a-t-il écrit dans son *Anatomie chirurgicale*, que nous sommes partis, M. Trousseau et moi, pour combattre l'hypothèse aujourd'hui insoutenable des inflammations comme base de la médecine. »

Suum cuique. En élevant sur les débris du physiologisme et du prétendu rationalisme en thérapeutique la doctrine de la spécificité, de la transmission et de la nature parasitaire des maladies infectieuses, Bretonneau a, il est vrai, poussé ses divinations au delà de son temps jusqu'à rejoindre le nôtre, pressenti Pasteur. Ne lui ménageons donc pas nos louanges, elles n'atteindront jamais à la hauteur de son génie. Mais sachons reconnaître aussi, Messieurs, que c'est grâce à la puissance de vulgarisation de Velpeau et de Trousseau, son collègue et son émule, que l'idée mère, génératrice de l'origine parasitaire des maladies contagieuses, partie de Tours, a rayonné sur Paris, de Paris sur la France et de la France sur le monde.

Que n'a-t-il été donné, Messieurs, à ces trois Tourangeaux qui ont porté si haut et si ferme le drapeau de la médecine et de la chirurgie française, de vivre quelques années de plus ! Avec quelle émotion ils eussent contemplé ces microbes pathogènes auxquels ils ont cru sans les voir ! Avec quelle ardeur ils eussent suivi la méthode de l'atténuation des poisons que secrètent ces microbes : la tuberculine, la toxine du streptocoque, du bacille d'Eberth, etc., cette méthode si originale qui a trouvé dans le produit même d'une maladie non seulement le moyen de la diagnostiquer, mais encore de la prévenir et de la combattre et qui, comme premier gage de son incommensurable valeur, nous a déjà donné la guérison du charbon, du croup et de la rage !

Pour avoir été un novateur hardi, Velpeau n'en a pas

moins accompli scrupuleusement les devoirs qui incombent à un professeur de clinique chirurgicale. Été comme hiver, il a toujours été le premier dans ses salles, s'arrêtant et souvent longuement auprès des malades dont l'histoire prêtait à quelques considérations intéressantes, montrant par quelle série de déductions on arrive à poser un diagnostic exact, appliquant lui-même les appareils compliqués et les pansements difficiles ; aussi son enseignement été très populaire et très suivi.

A l'Académie des sciences et à l'Académie du médecine l'influence de Velpeau n'a pas été moindre qu'à la faculté. Grâce à l'énorme collection de faits qu'une longue pratique lui avait fournie et que sa mémoire fidèle était toujours prête à lui rappeler, il a pu intervenir dans les débats les plus divers, même dans ceux où on l'eût cru incompétent ; dans ceux, par exemple, qui ont porté sur le développement des gaz dans le sang, la faculté du langage articulé, etc. Une fois cependant, son grand sens chirurgical lui a fait défaut : il a condamné l'ovariotomie, qui s'impose actuellement, dans certains cas, en raison des progrès de l'anesthésie et de l'antisepsie, au praticien comme un devoir, à la malade comme un moyen suprême de salut. Excusons-le largement. Il y a quarante ans, l'ovariotomie n'appuyait pas ses prétentions au droit de cité en chirurgie sur d'innombrables guérisons, et le maître dont nous glorifions aujourd'hui la mémoire était de ces esprits solides résistant aux discours qui persuadent, cédant aux faits qui démontrent. Nul doute que, s'il revenait maintenant parmi nous, sa manière de voir serait tout autre. Mais n'est-ce point là, Messieurs, un utile enseignement, que ce moment d'erreur dans la vie d'un homme aussi clairvoyant, aussi ami du progrès ? Et combien après cela ne devons-nous pas nous défier de nous-même, dans les jugements que nous

portons sur les découvertes de la science ? Je le proclame hautement, Messieurs, prenons garde aux négations prématurées. Il n'y a aucune fortitude d'esprit à défier l'avenir. Si notre altière suffisance nie ce qu'elle ne peut attendre, ne la croyons pas infaillible :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Pour ne parler que de la chirurgie, qui eût dit à Galien que la douleur opératoire ne serait plus qu'un mot ; à Paré qu'avec l'hémostase préventive on sectionnerait des tissus exsangues ; à J.-L. Petit que des aveugles nés verraient ; à Dupuytren qu'une plaie d'amputation guérirait en moins de huit jours et sans suppuration ; à Nélaton, qui n'a reconnu qu'après de longs tâtonnements et avec un stylet de porcelaine la balle logée dans le pied de Garibaldi, qu'un corps métallique perdu dans l'organisme décèlerait sa présence, à l'oreille, par des vibrations sonores résultant de la mise en jeu de l'extracteur-explorateur électrique de notre compatriote l'ingénieur Trouvé, de La Haye-Descartes, à la vue, par une photographie obtenue à l'aide des rayons de Rœntgen ?

Ah ! nos arrière-descendants verront de belles choses !...

Je viens de vous rappeler, Messieurs, ce qu'a été comme professeur et comme chirurgien celui dont ce buste d'airain est destiné à perpétuer le souvenir ; laissez-moi vous rappeler maintenant, pour terminer, ce qu'il a été comme homme. Parti de bas en ayant éprouvé les dures difficultés de la première heure, qu'il n'avait pas oubliées, Velpeau a été aussi grand par le sentiment qu'il a été grand par l'intelligence. Du jour où il s'est penché sur l'humaine souffrance, il n'a plus su s'en dégager, il s'est livré à elle tout entier.

Dès qu'il a gagné quelque argent, il est venu en aide à sa famille et même à la pauvre femme dont il avait été, à

Tours, rue des Trois-Écritoires, le voisin de mansarde au début de ses études médicales. C'est à elle, m'a-t-on raconté, qu'après les funérailles solennelles que la ville de Tours a faites à Bretonneau, il a rendu, à l'extrême étonnement des assistants, sans prendre même le temps de changer de costume, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au cou, sa première visite.

Même à l'apogée de sa situation, il a vécu sans faste, loin du monde, trouvant, sans la chercher, la solution du problème que Tacite avait déclaré insoluble : *Nemo in eodem tempore assequi potest magnam famam et magnam quietem.* Enveloppé de sa science pour ainsi dire, et s'abîmant comme à plaisir dans un labeur persévérant et fécond, il a marché, d'un pas assuré et sans y penser, à la conquête de l'immortalité réservée à ceux qui fortifient les volontés par l'exemple de leur sagesse et qui éclairent les intelligences des lumières de leur génie.

Quintilien prétend que presque tous les devoirs des écoliers se résument dans l'obligation « d'aimer ceux qui les enseignent comme les sciences qu'ils apprennent d'eux et de les regarder comme des pères dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'instruction qui est comme la vie de l'âme. » Ce sentiment de grand respect et d'inaltérable tendresse pour ses maîtres et, en particulier, pour ses premiers maîtres de l'École de Tours, Velpeau en a été profondément pénétré. C'est à lui que Bretonneau, et Charcellay, notre ancien doyen d'âge, ont dû d'être nommés, le premier, membre associé, le second, membre correspondant de l'Académie de médecine. C'est lui qui a présenté à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine, après les avoir loués comme il convenait, les ouvrages de nos regrettés collègues : Haime, Millet et Giraudet. C'est lui, enfin, qui, à propos d'une communication faite à l'Académie des sciences par Jobert,

de Lamballe, « Sur le mode de formation du cal », a revendiqué pour Haime l'honneur de la découverte de l'ossification des muscles, qui a facilité à Duhamel ses recherches sur l'ossification des os.

Voulez-vous savoir, Messieurs, quel a été le sujet de la thèse inaugurale de Velpeau ? Un développement des idées qu'il avait puisées, pendant son internat à Tours, dans le service de Bretonneau. Désirez-vous connaître à qui il a dédié son premier ouvrage magistral, le *Traité d'anatomie chirurgicale* qu'il a publié en 1825 ? A Chaptal, comte de Chanteloup, qui de médecin devenu ministre et sénateur de l'Empire et pair de la Restauration, a usé de son influence pour obtenir la transformation de l'École libre de médecine de Tours, autorisée, en vertu de l'arrêté du 20 prairial an XI, à délivrer des certificats d'études, en l'Ecole officielle d'enseignement supérieur dont Bretonneau a été et est demeuré le chef incontesté et vénéré.

Je m'arrête... Enumérer tous les gages d'affection sans bornes que l'illustre enfant de Brèches a donnés à l'école qui a été son berceau scientifique serait trop long. A quoi bon, au surplus, Messieurs ? Le legs que lui ont fait en 1885, M. le comte et Mme la comtesse Thoinnet de la Tourmelière des quatre mille volumes et des manuscrits composant la bibliothèque de leur père pour accomplir, — je cite le texte de l'acte de donation, — *un de ses vœux les plus chers*, témoigne plus éloquemment que toutes les paroles que je pourrais ajouter des sentiments que Velpeau a professés jusqu'à son dernier souffle pour cette école.

Aujourd'hui, Messieurs, la bibliothèque Velpeau est largement ouverte à nos étudiants. S'il vous plaît de la visiter, vous y verrez, en entrant, en pleine lumière, les bustes de Bretonneau, de Trousseau et de Velpeau, que nous devons au talent désintéressé de deux artistes tourangeaux réputés, de M. Varenne, professeur à l'Ecole des beaux-arts de la

ville de Tours, et de M. Sicard, premier grand prix de Rome, médaillé du Salon de Paris. En contemplant ces bustes, nos étudiants se rappelleront les brillantes destinées auxquelles peut prétendre le travail uni à la persévérance et au génie, mais surtout, nous l'espérons, Messieurs, les exemples d'abnégation et de dévouement que nous ont laissés les maîtres composant l'incomparable triumvirat médical qui est l'honneur de la Touraine et de la France.

Ce fut dans le courant de l'été 1867 que Velpeau ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il comprit de suite que ses jours étaient comptés et le déclara froidement à un de ses internes préférés, après avoir exigé de lui la promesse formelle d'être discret et de ne rien tenter pour l'empêcher de vaquer à ses occupations habituelles.

« Je ne veux pas être plaint », dit-il à M. Guyon, qui est devenu à son tour un des professeurs de clinique éminents de la Faculté de Paris.

Une fois qu'on avait bien discuté dans un des premiers salons du XVIII[e] siècle, chez M[me] de Lambert, sur la manière de mourir convenablement, on demanda à Fontenelle qui, bien que présent, était resté muet, son avis. « En général, répondit-il, on se préoccupe beaucoup de mourir, mais je vois heureusement que tout le monde s'en tire. » Il le faut bien. En réalité, il y en a peu qui s'en tirent à la façon des stoïciens, qui meurent en action. Velpeau nous a donné ce sublime exemple. Calme au milieu des plus cruelles souffrances pour ne pas faire autour de lui de la tristesse, il a abandonné en un instant et sans un regret tous ces biens trompeurs qui remplissent et encombrent la vie. Et dans cette lutte, où son corps défaillit sans ébranler son énergie, « prêt à être délivré du poids des organes », on eût dit qu'il était déjà entré en possession de l'immortalité.

Il est mort le 24 août 1867, à dix heures du matin, en balbutiant les paroles : « Travaillez... Travail... »

Souvenons-nous, Messieurs, de ces paroles déjà tombées des lèvres glacées de Septime Sévère agonisant. D'accord avec les lois de l'immanente justice qui, planant au-dessus des mesquineries humaines, arrive toujours à son heure, elles proclament qu'il ne suffit pas d'être pour exister. Dans ce vaste univers, tout se meut, tout se transforme, tout progresse. La loi de la nature est la loi de l'humanité. Croître et se développer sans cesse, c'est-à-dire cultiver son esprit, épurer son cœur, chercher la vérité et combattre pour elle : telle est notre destinée. Heureux ceux qui savent le comprendre, ils laissent une trace durable de leur passage ici-bas, et le bon témoignage de la postérité leur est acquis. La solennité d'aujourd'hui en est une preuve éclatante et irrécusable.

Messieurs,

En ce beau et plaisant pays de Touraine où il semble que rien ne se fasse parce que tout s'y fait sans effort, la médecine a toujours été honorée et professée avec succès. Est-il nécessaire de citer parmi les médecins tourangeaux bien connus qui ne sont plus :

Le moine Hugues de la collégiale de Saint-Martin ; Guillaume Firmat, chanoine de Saint-Venant ; le frère Jacques Tetbert de l'abbaye de Marmoutiers ; Pierre de la Brosse ou plus correctement de Broce, chambellan de Saint-Louis et de Philippe le Hardi ; Robert le Poitevin qui, de concert avec Coictier, soigna Louis XI ; Adam Fumée, maître des requêtes et garde des sceaux de Charles VIII ; Rabelais, tour à tour médecin en chef du Pont-du-Rhône, à Lyon, de l'Hôtel-Dieu de Metz, professeur à la Faculté de médecine

de Montpellier ; Nicolas Prevost, auteur du premier *Codex medicamentarius* français ; Grégoire Martin, helléniste distingué ; Thibault le Pleiguey, qui a publié *la Décoration du pays de Touraine* et un promptuaire des médecines simples en rythmes joyeux ; Louis Burgensis, premier médecin de François Ier et de Henri II ; Poirier, premier médecin de Louis XIV ; Heurteloup, chirurgien en chef de la grande armée ; Tourlet, professeur à l'Ecole des Chartes, le docte traducteur des odes de Pindare, de la guerre de Troie de Quintus de Smyrne et des œuvres de l'empereur Julien, le zélé propagateur de la vaccine en France ; Baillarger et Moreau, de Tours, éminents aliénistes de la Salpêtrière, Lorain, professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de médecine de Paris ; Cottreau, professeur agrégé à la même Faculté ; E. Labbé, Archambault, médecins des hôpitaux de Paris ; Vidal, ancien président de l'Académie de médecine ; Giraudet, l'historien érudit de la ville de Tours ; Tonnelé, qui a laissé le plus rare et le plus précieux des trésors, un trésor que la rouille ni les vers ne sauraient détruire : l'amour des malheureux ;

Et, parmi ceux qui vivent et qui vivront pendant longtemps encore, il faut l'espérer, pour le plus grand bien de la science et de l'humanité :

MM. Raymond, de Saint-Christophe, qui a succédé à l'illustre Charcot dans la chaire de clinique des maladies nerveuses de la Faculté de médecine de Paris ; R. Blanchard, également de Saint-Christophe, professeur d'histoire naturelle à la même Faculté, membre de l'Académie de médecine, fondateur et secrétaire général de la Société zoologique de France ; A. Robin, de Saint-Flovier, professeur agrégé, membre de l'Académie de médecine, médecin de l'hôpital de la Pitié, à Paris ; X. Gouraud, le fils du maître de Velpeau, médecin de l'hôpital de la Charité, à Paris ; Beaunis, d'Amboise, ancien professeur de phy-

siologie à la Faculté de médecine de Strasbourg, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne; Léon Marchand, de Tours, pour lequel le ministre de l'instruction publique a créé, en 1881, une chaire de cryptogamie végétale à l'École supérieure de pharmacie de Paris; Verneau, de la Chapelle-sur-Loire, professeur d'ethnographie à l'École coloniale, assistant au Muséum d'histoire naturelle où il est chargé d'un enseignement spécial pour les voyageurs naturalistes; Renaut, de La Haye-Descartes, professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Lyon, membre associé de l'Académie de médecine; Boisseau, de l'Ile-Bouchard, médecin-inspecteur de l'armée; Madamet, d'Huismes, sous-directeur de l'École de médecine et de pharmacie militaires, membre du Comité technique de santé; etc., etc.

Dans cette brillante pléiade, il faut placer au premier rang Bretonneau et ses deux immortels élèves Trousseau et Velpeau.

Un temps viendra, Messieurs, où quelques fragments de nos monuments les plus fastueux surgiront seuls à travers les flots de poussière que soulève la houle des âges, où les événements qui nous paraissent aujourd'hui si grands, — comme paraît si grand à l'enfant l'arbre sous lequel il joue, — fourniront à peine matière à une page de l'histoire universelle. Alors, un penseur murmurera peut-être :

« Au XIXe siècle, la France a commis bien des fautes, a éprouvé d'horribles angoisses, a été meurtrie deux fois cruellement dans sa chair, mais elle a eu Pasteur. »

Sans doute, mais il n'en est pas moins vrai, Messieurs, que rien ne se crée de toutes pièces à la façon de Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter. Si Bretonneau n'eût pas commenté, éclairci, déterminé par une observa-

tion rigoureuse et persévérante, les modes de transmission immédiate ou à distance, rapide ou tardive, de la fièvre typhoïde et de la diphtérie, substitué, en pathologie, à l'hypothèse de l'inflammation, la réalité de la contagion, avancé que les maladies infectieuses sont engendrées par des parasites végétaux ou animaux, infiniment petits, susceptibles de croître et de se multiplier dans des milieux favorables et au principe virulent de chacun desquels il faut opposer un agent thérapeutique spécial, si Velpeau et Trousseau n'eussent pas défendu et vulgarisé, à Paris, par la parole et par le livre, sans jamais faiblir, les doctrines de l'École de Tours, Pasteur n'eût peut-être pas songé à entreprendre ses admirables recherches sur les microbes pathogènes et leurs vaccins qui permettent à l'humanité d'entrevoir déjà l'âge d'or où elle sera définitivement débarrassée de ces épouvantables fléaux qu'on nomme le choléra, la peste, le typhus, la fièvre jaune, la scarlatine, la rougeole, la variole, la phtisie, etc., etc., auxquels elle a sacrifié et sacrifie encore chaque jour, en gémissant, d'innombrables hécatombes.

Velpeau est donc, Messieurs, avec Bretonneau et Trousseau, une des personnifications les plus éclatantes de la Touraine, une des plus rayonnantes manifestations de son génie médical. C'est pourquoi l'Ecole de médecine de Tours avait le devoir de venir s'incliner respectueusement au pied du bronze glorieux qui décore la place de l'église de Brèches en lui disant : Moi aussi je te salue, car celui dont tu reproduis si fidèlement les traits a travaillé à mon émancipation, à ma perpétuité, à mon triomphe.

11911-7. — Tours, imp. E. Arrault et Cie.